



H. PISAN

LA CHUTE AVAIT ÉTÉ LOURDE.

et qu'il pouvait manger s'il voulait. Avec cette permission, Sancho s'arrangea sur son âne, tira les provisions du bissac; il allait, doublant les morceaux, et haussant la gourde avec tant d'appétit, avec tant de plaisir, qu'il aurait donné de l'envie au plus gourmet buveur de Malaga.

La nuit vint; nos aventuriers la passèrent sous des arbres. Don Quichotte choisit une forte branche, à laquelle il mit le fer de sa lance. Il se garda bien de fermer les yeux, et ne pensa qu'à Dulcinée, pour imiter ces chevaliers qui, dans les forêts et les déserts, n'employaient le temps du sommeil qu'à s'occuper de leurs dames. Sancho ne fit qu'un somme jusqu'au matin; et les rayons du soleil levant qui lui donnaient sur le visage, non plus que le gazouillement des oiseaux à l'arrivée du jour, ne l'auraient pas réveillé si son maître ne l'eût appelé. En ouvrant les yeux il prit sa bouteille, qu'il s'affligea de trouver plus légère que la veille. Notre héros, qui ne voulait vivre que de ses tendres pensées, refusa de déjeuner. Tous deux se mirent en route, et, après trois heures de marche, découvrirent le port Lapice.

« Pour le coup, s'écria don Quichotte, nous pouvons ici, mon frère Sancho, enfoncer nos bras jusqu'aux coudes dans ce qu'on appelle *aventures*. Mais souviens-toi, sur toutes choses, de l'important avis que je vais te donner. Quand bien même tu me verrais dans le danger le plus terrible, garde-toi de mettre l'épée à la main, et de t'y précipiter : il ne t'est permis de combattre que dans le cas où ceux qui m'attaqueraient seraient de la populace. — Soyez tranquille, répondit Sancho, jamais aucun de vos ordres ne sera mieux exécuté que celui-là. Cependant, si l'on en veut à ma personne, je me défendrai de mon mieux, sans me soucier d'aucunes lois. — Tu feras bien; ce que je t'en dis n'est que pour retenir le premier mouvement et l'impétuosité de ta valeur naturelle. — Oh! monsieur, je la retiendrai. Vous pouvez être bien certain que je garderai ce précepte aussi religieusement que celui de ne rien faire le dimanche. »

Comme il parlait, don Quichotte aperçut deux religieux bénédictins montés sur deux grandes mules, qui lui parurent des dromadaires. Chacun avait son parasol et ses lunettes de voyage. Derrière eux venaient leurs valets à pied; plus loin, un carrosse entouré de quatre

ou cinq hommes à cheval. Dans ce carrosse était une dame de Biscaye, qui s'en allait à Séville rejoindre son mari prêt à passer aux Indes. Les deux religieux ne voyageaient pas avec cette dame; mais ils suivaient la même route. Dès que don Quichotte les découvrit : « Ou je me trompe, dit-il à son écuyer, ou je t'annonce une aventure telle qu'on n'en a point encore vu. Ces figures noires que tu vois venir à nous ne peuvent être que deux enchanteurs, qui ont sûrement enlevé quelque princesse et l'emmènent dans ce carrosse. Tu sens, mon ami, que je ne puis passer cela. — Monsieur, répondit Sancho, regardez-y bien, je vous prie; que le diable ne vous tente pas. J'ai beau regarder, je ne vois que deux moines, et une dame qui voyage. — Je t'ai déjà dit, reprit don Quichotte, que tu ne t'entends point du tout en aventures; et je vais te prouver tout à l'heure que ce que je soupçonne est vrai. »

A ces mots, il pousse Rossinante, arrive auprès des bénédictins : « Satellites du diable! leur crie-t-il, rendez sur-le-champ la liberté à ces hautes princesses que vous avez enlevées, ou préparez-vous à recevoir le châtimement de votre audace. » Les moines, surpris, arrêtent leurs mules. « Seigneur chevalier, répond l'un d'eux, bien loin d'être ce que vous dites, nous sommes deux religieux de Saint-Benoît, qui voyageons pour nos affaires. Vous pouvez compter que nous ignorons si les personnes qui viennent dans ce carrosse sont des princesses enlevées... — On ne m'abuse point, interrompt don Quichotte, avec de douces paroles : je vous connais trop, canaille maudite. » Il court aussitôt la lance baissée contre un des pauvres religieux, qui n'eut que le temps de se jeter en bas de sa mule. Son compagnon, effrayé, pique la sienne le mieux qu'il peut, et s'échappe dans la campagne. Sancho, voyant le moine par terre, descend promptement de son âne, saisit le bénédictin, et commence à le dépouiller. Mais les deux valets arrivèrent, et demandèrent à Sancho pour quelle raison il déshabillait le père. « Parbleu! répondit l'écuyer, je ne prends que ce qui m'appartient. Monseigneur don Quichotte a gagné la bataille; il est clair que les dépouilles des vaincus sont à moi. » Les valets, qui n'entendaient pas bien les lois de la chevalerie, tombent sur Sancho, le jettent par terre, et ne lui laissent pas un poil de la barbe. Ensuite ils vont relever le moine, le remettent sur sa mule; et celui-ci, tremblant de peur, se hâte de

rejoindre son compagnon, qui, arrêté au milieu des champs, regardait ce qui se passait. Tous deux alors, sans se soucier d'attendre la fin de cette aventure, poursuivent bien vite leur route, en faisant des signes de croix.

Don Quichotte, pendant ce temps, s'était pressé de joindre le carrosse; et s'approchant de la portière : « Madame, dit-il, votre beauté peut aller où bon lui semble : ce bras vient de vous délivrer et de punir vos ennemis. Vous désirez sans doute connaître le nom de votre libérateur; apprenez donc que je suis don Quichotte de la Manche, chevalier errant, et l'esclave de la belle Dulcinée du Toboso. Je ne vous demande, pour prix de ce que je viens de faire, que de vous donner la peine d'aller jusqu'au Toboso, de vous présenter devant cette illustre dame, et de lui dire comment je vous ai rendu la liberté. »

Ce beau discours était écouté par un cavalier biscayen qui accompagnait le carrosse. Il n'y comprenait pas grand'chose; mais, voyant que notre héros s'opposait à ce que la voiture continuât sa route, et voulait absolument la faire retourner du côté du Toboso, il s'approcha de don Quichotte, qu'il tira rudement par sa lance, et lui dit en mauvais espagnol de son pays : « Va-t'en, cavélier que mal vas; par le Dieu qui me créé, si toi ne pas laisser le carrosse, moi te tuer, comme suis Biscayen. — Malheureux! répond le héros, si tu étais chevalier, j'aurais déjà châtié ton audace. — Moi, non cavélier! reprit l'autre; moi Biscayen, gentilhomme per terre, per mer, per le diable : toi mentir; tire ton l'épée. »

A ces paroles, don Quichotte jette sa lance, prend son glaive, et, couvert de son écu, se précipite sur son ennemi. Le Biscayen, qui le vit venir, aurait voulu mettre pied à terre, ne se fiant pas beaucoup à sa mule de louage; mais il n'en eut pas le temps. Tout ce qu'il put faire fut de mettre l'épée à la main, et de saisir promptement un coussin de la voiture pour lui servir de bouclier. Toutes les personnes qui les entouraient voulurent en vain s'opposer au combat. Le Biscayen, dans son jargon, jurait de tuer quiconque ne le laisserait pas faire; et la dame du carrosse, qui, dans sa frayeur, avait fait signe au cocher de s'éloigner, regardait de loin en tremblant les deux terribles adversaires.

Le Biscayen le premier porte un si furieux revers à l'épaule de son

ennemi, que, si l'écu ne l'eût paré, notre héros était fendu jusqu'à la ceinture. Don Quichotte jette un cri terrible : « Fleur de beauté, dit-il, Dulcinée, souveraine de mon cœur, secourez votre chevalier dans cet imminent péril. » Prononcer ces mots, lever son épée et fondre sur le Biscayen, fut aussi prompt que l'éclair. Celui-ci se couvrit du coussin ; et, ne pouvant faire remuer sa maudite mule, qui n'était pas dressée à ces gentilleses, il attendit de pied ferme l'épouvantable coup qui le menaçait. Tous les spectateurs, immobiles, les yeux attachés sur les glaives, demeurèrent glacés d'effroi ; et la dame, au milieu de ses femmes, faisait des vœux à tous les saints d'Espagne pour le salut de son écuyer.





## CHAPITRE IX

OU SE TERMINE LE COMBAT ENTRE LE VAILLANT BISCAYEN ET L'INTRÉPIDE  
CHEVALIER DE LA MANCHE

Les deux vaillants champions, levant à la fois leurs redoutables glaives, semblaient menacer le ciel et la terre. Celui qui frappa le premier fut l'irrité Biscayen, dont heureusement l'épée tourna et n'atteignit point du tranchant. Le fer du Biscayen, en descendant sur l'épaule, emporta seulement tout ce côté de l'armure, une portion du casque et la moitié de l'oreille. O Dieu puissant, qui pourrait exprimer la colère de don Quichotte ! Il se relève sur ses étriers, saisit son épée à deux mains, et la fait tomber comme une montagne sur la tête de son ennemi. Malgré le coussin qui la défendait, le coup fut si fort, si terrible, que le sang coula dans l'instant par la bouche et par les narines du malheureux Biscayen. Il était par terre s'il n'eût embrassé le cou de sa mule. La mule effrayée se met à courir, saute, rue et jette son maître. Don Quichotte à pied vole à lui, lève son épée et lui crie de se rendre, ou qu'il va lui couper la tête. Le Biscayen était si étourdi, qu'il ne pouvait pas répondre.

Notre héros, dans sa fureur, ne l'aurait pas épargné ; mais les dames du carrosse, jusqu'alors tremblantes spectatrices du combat, accoururent auprès du vainqueur pour lui demander en grâce de ne pas tuer leur écuyer. Don Quichotte répondit avec une gravité fière : « Illustres princesses, je consens à ce que vous désirez, et je n'y mets qu'une condition : c'est que ce chevalier ne manquera point d'aller jusqu'au Toboso se présenter de ma part à la belle dona Dulcinée, pour qu'elle ordonne de son sort. » Les pauvres dames, sans demander ce que c'était que cette Dulcinée, promirent tout au nom du Biscayen ; et don Quichotte, content, laissa la vie au vaincu.





## CHAPITRE X

CONVERSATION INTÉRESSANTE ENTRE DON QUICHOTTE ET SON ÉCUYER

Sancho, à peine échappé aux valets des bénédictins, était resté témoin du combat, en priant Dieu pour don Quichotte. Le voyant vainqueur et prêt à remonter sur Rossinante, il accourut promptement se mettre à genoux devant lui, prit sa main, la baisa, et d'une voix respectueuse : « Mon bon maître, lui dit-il, si votre seigneurie avait pour agréable de me faire présent de l'île que vous venez de gagner, vous pouvez être certain que je la gouvernerai de manière à vous rendre satisfait. — Mon pauvre ami, répondit don Quichotte, ce ne sont point ici des aventures d'îles, ce sont de simples rencontres, où tous les profits se bornent souvent à revenir avec la tête cassée ou une oreille de moins. Prends patience ; une autre occasion te vaudra le gouvernement. » Sancho le remercia, lui baisa la main, et, après l'avoir aidé à remonter sur Rossinante, il le suivit au trot de son âne.

Notre héros, à peu de distance, quitta le grand chemin pour entrer dans un bois. « Écoutez, lui dit l'écuyer, je pense qu'il serait prudent de nous retirer dans quelque église. Vous avez laissé bien malade celui que vous avez combattu ; si la Sainte-Hermandad en a

connaissance, elle commencera par nous conduire en prison. Une fois-là, Dieu sait quand on en sort. — Eh! où as-tu vu, reprend don Quichotte, où as-tu jamais lu qu'un chevalier errant ait été mis en justice pour avoir envoyé ses ennemis dans le Tartare? — Monsieur, je ne connais pas le Tartare, mais je connais la prison et je sais que la Sainte-Hermandad y envoie ceux qui se battent en duel. — Ne crains rien, ami, ne crains rien; si l'Hermandad m'attaquait, c'est moi qui la ferais captive. Mais, réponds sans flatterie, as-tu vu sur la terre habitable un chevalier plus vaillant que moi? As-tu trouvé dans les histoires que tu as lues quelqu'un plus ardent à l'attaque, plus opiniâtre dans la défense? — Ma foi, je vous dirai, monsieur, que je n'ai pas beaucoup lu d'histoires, parce que je ne sais ni lire ni écrire; mais je gagerais bien que jamais je n'ai servi un maître aussi hardi que vous. Prions Dieu seulement que cette hardiesse ne nous mène pas où je disais. Pour le présent, votre seigneurie devrait panser son oreille, d'où il sort beaucoup de sang. J'ai dans le bissac un peu de charpie avec de l'onguent blanc, que je vais vous donner. — Ah! mon ami, si j'avais songé à faire une petite fiole du baume de Fier-à-bras, nous n'aurions besoin d'aucun remède. — Qu'est-ce que cette drogue-là? — C'est un baume dont j'ai la recette, avec lequel on se moque des blessures et de la mort. Quand une fois je l'aurai fait, Sancho, et que je t'aurai donné la fiole, si tu me vois, dans un combat, coupé par le milieu du corps, ce qui nous arrive presque tous les jours, tu n'as qu'à ramasser promptement la moitié qui sera par terre, la rapprocher, avant que le sang se fige, de l'autre moitié restée sur la selle, en prenant garde de les bien ajuster ensemble; après cela, tu me feras boire seulement deux doigts de mon baume, et tu me verras frais et sain comme une pomme de reinette. — Si cela est, monsieur, je renonce dès ce moment au gouvernement de l'île, et je ne vous demande pour récompense de mes services que la recette de ce baume-là. Je suis toujours sûr de le vendre trois ou quatre réaux l'once, et cela me suffira pour passer ma vie honorablement. Il s'agit de savoir s'il coûte beaucoup à faire. — Avec moins de trois réaux, on en a plus de six pintes. — Eh, pardi! qu'attendez-vous donc? enseignez-moi cette recette. — Va, mon ami, ce secret n'est rien; je t'en apprendrai bien d'autres. A présent, panse mon oreille; je t'avoue qu'elle me fait mal. »

Sancho tira du bissac de l'onguent et de la charpie ; mais, quand don Quichotte aperçut que son casque était brisé, il fut sur le point d'en perdre l'esprit. « O Créateur de toutes choses, s'écria-t-il en tirant son épée et levant les yeux vers le ciel, recevez le serment que je fais de ne manger pain sur nappe, jusqu'à ce que je me sois vengé de l'insolent qui m'a fait cet affront. — Vous ne prenez pas garde, interrompit Sancho, que si le chevalier s'en va trouver madame Dulcinée, comme vous le lui avez ordonné, vous n'avez plus rien à lui demander. — Ce que tu dis là, reprit don Quichotte, est raisonnable ; j'annule le serment que je viens de faire pour ce qui regarde ma vengeance ; mais je le confirme et le renouvelle jusqu'à ce que j'aie conquis un casque aussi bon, aussi précieux que le fameux armet de Mambrin, qui coûta si cher à Sacripant. — Ne jurez donc pas comme cela, monsieur ; vous pourriez vous damner pour rien. Si nous sommes longtemps à trouver un homme avec un casque, dans un pays où l'on ne voit que des muletiers et des charretiers, resterez-vous sans manger de pain, pour faire comme le marquis de Mantoue ? — Qu'oses-tu dire ? Je suis sûr qu'il ne se passera pas deux heures sans que nous voyions arriver ici un plus grand nombre de chevaliers qu'il n'en a paru au siège d'Albraque.

» Mais, ajouta-t-il, laissons cela ; et dis-moi si tu n'aurais point quelque chose à me donner à manger, en attendant que nous puissions nous retirer dans un château, pour y passer la nuit et faire mon baume ; car pardieu ! je souffre beaucoup de mon oreille. — J'ai bien là un peu de pain, avec un oignon et du fromage. Je n'ose guère présenter cela à un chevalier de votre importance. — Tu me connais mal, ami. Si tu avais lu comme moi toutes les histoires de chevalerie, qui ne laissent pas d'être nombreuses, tu saurais que mes braves confrères ne se mettaient jamais à table, si ce n'est dans les banquets des rois. Le reste du temps, ils vivaient de l'air ; et comme ils étaient hommes cependant, et qu'un peu de nourriture leur était nécessaire à la longue, nous pouvons croire que, dans les forêts, dans les déserts qu'ils parcouraient sans y trouver sans doute de cuisinier, leurs repas étaient quelques mets rustiques, tels que ceux que tu me présentes. — Cela étant, monsieur, désormais je fournirai le bissac suivant les règles de la chevalerie ; c'est-à-dire, de fruits secs pour vous, et pour moi, qui ne suis qu'un

écuyer, de quelque chose de plus nourrissant. — Je ne t'ai pas dit, Sancho, que nous ne devons manger que des fruits secs, mais qu'il était vraisemblable que c'était la nourriture ordinaire des chevaliers, ainsi que certaines herbes que je connais. — Ah! tant mieux, monsieur, je suis bien aise que vous connaissiez ces herbes-là; car m'est avis que quelque jour nous en aurons sûrement besoin. »

En s'entretenant ainsi, nos deux aventuriers dinaient ensemble. Le désir de trouver un gîte avant la nuit leur fit abrégér leur frugal repas; mais, malgré leur diligence, le soleil déjà couché les força de gagner quelques cabanes de chevriers qu'ils découvrirent près de là. Sancho ne se consolait point de ne pas coucher dans un bon village; don Quichotte, au contraire, était charmé de passer la nuit à la belle étoile, parce qu'il lui semblait que cette manière de dormir confirmait d'autant mieux sa chevalerie.





## CHAPITRE XI

### DON QUICHOTTE CHEZ LES CHEVRIERS

Notre héros fut bien reçu par les habitants des cabanes. Sancho, après avoir accommodé de son mieux Rossinante et son âne, s'en vint à l'odeur de certains morceaux de chevreau qui cuisaient dans une marmite. Il les regardait avec complaisance, et attendait impatiemment que les chevriers les eussent retirés du feu pour les placer sur des peaux qu'ils étendirent par terre. Ils traitèrent notre chevalier avec une politesse plus franche que recherchée, et ne trouvèrent rien de mieux, pour lui donner un siège distingué, que de renverser une auge, sur laquelle le héros s'assit. Sancho se tenait debout, prêt à lui servir à boire dans une grande coupe de corne. Don Quichotte le voyant ainsi : « Sancho, dit-il, afin que tu saches combien la chevalerie renferme d'excellentes choses, combien tous ceux qui ont quelque rapport avec elle sont près d'arriver aux honneurs, je veux que tu te places à mes côtés, que tu ne fasses qu'un avec ton maître, que tu manges et boives avec lui. — Monsieur, répondit Sancho, je remercie votre seigneurie ; mais pourvu qu'il ne me manque rien, j'aime

mieux manger debout, en tête-à-tête avec moi, qu'assis auprès d'un empereur; et, s'il faut parler franchement, je préférerais encore un morceau de pain avec un oignon, dans un petit coin, libre et seul, à toutes les bonnes dindes rôties de ces grandes tables où il faut prendre garde à mâcher doucement, à ne pas boire à sa soif, à s'essuyer la bouche, à ne point tousser ou éternuer quand il vous en prend fantaisie. — Viens toujours t'asseoir, reprit don Quichotte; Dieu élève ceux qui s'humilient. » Alors, le prenant par le bras, il le plaça près de lui.

Les chevaliers, qui n'entendaient rien à ce discours, les écoutaient en silence, mangeant et regardant leurs hôtes, qui soupaient de bon appétit. Après que les viandes furent achevées, on les remplaça par une moitié de fromage, aussi dur que du ciment, et par des glands du pays, qui sont meilleurs que des noisettes. Pendant ce temps, la grande coupe, tantôt pleine, tantôt vide, faisait sans cesse la ronde; si bien que de deux outres de vin il n'en restait qu'une à la fin du souper. Don Quichotte, n'ayant plus faim, prit une poignée de glands et, les considérant dans sa main ouverte, répéta toutes les belles choses que les poètes ont dites sur l'innocence de l'âge d'or, opposant à cette innocence la dépravation de son siècle; il termina ainsi :

« Mais à présent, partout attaquée, toujours entourée des pièges du vice, l'innocence n'a plus d'asile. Le crime marche la tête levée et règne sur cet univers. Aussi, pour opposer une digue aux affreux progrès de la corruption, bientôt on se vit obligé d'instituer la chevalerie, qui seule fournit du moins quelques défenseurs à la veuve, quelques appuis à l'orphelin. J'ai l'honneur d'en être, mes frères, et je vous prie de recevoir mes sincères remerciements de la bonne réception que vous m'avez faite. »

C'était une poignée de glands qui avait rappelé l'âge d'or à notre bon chevalier, et avait valu aux chevaliers une longue et belle harangue. Ils l'écoutèrent avec une espèce d'admiration. Sancho écoutait aussi, tout en mangeant des glands, et visitant l'outre de vin qu'on avait pendue à un liège. Lorsque don Quichotte eut fini, un des chevaliers lui dit : « Seigneur, comme notre intention est de vous offrir ce que nous avons de mieux, nous vous prions d'entendre chanter un de nos jeunes camarades, qui a fait toutes ses études, a beaucoup d'esprit et joue du violon. Il ne tardera pas à venir. » Le

chevrier parlait encore, lorsqu'on entendit le son d'un violon, et l'on vit paraître un berger de bonne mine, de vingt-deux ans à peu près. « Antoine, lui dit le chevrier, je viens de vanter à notre hôte les talents que nous te connaissons; prouve-lui que dans nos montagnes on sait un peu de musique. Assieds-toi donc, et fais-nous le plaisir de chanter cette romance que ton oncle le bénéficié a composée pour toi. — Je le veux bien, » répondit Antoine. Aussitôt, assis sur un tronc de chêne, il accorda son violon, et d'une voix agréable se mit à chanter.

Quand le chevrier eut fini sa romance, don Quichotte en demanda une autre; mais Sancho, qui avait plus envie de dormir que d'écouter des chansons, s'y opposa formellement. « Votre seigneurie, dit-il, ne réfléchit pas que ces bonnes gens ont travaillé toute la journée, et qu'ils ont besoin de repos. — Je t'entends, reprit don Quichotte, tes fréquentes visites à l'outre de vin l'ont rendu le sommeil plus nécessaire que la musique. — Ah! Dieu soit béni! répondit l'écuyer, chacun de nous en a pris sa part. — J'en conviens, ajouta le héros: mais va dormir, si tu veux; ceux de ma profession veillent sans cesse. Viens auparavant panser mon oreille. » Un des chevriers voulut voir la blessure; il assura don Quichotte qu'avec le remède qu'il allait lui donner il serait promptement guéri. En effet, il courut chercher un peu de romarin, dont il fit, avec du sel, une espèce de cataplasme, qui, appliqué sur le mal, suspendit bientôt la douleur.





## CHAPITRE XII

TRISTE RENCONTRE QUE FIT DON QUICHOTTE DE MULETIERS TRÈS IMPOLIS

Le lendemain, après une longue marche, don Quichotte et son écuyer s'arrêtèrent, pour passer l'heure de la chaleur, dans une belle prairie qu'arrosait un petit ruisseau. Tous deux descendirent de leurs montures, laissèrent Rossinante et l'âne paître en liberté l'herbe fraîche, fouillèrent dans le bissac, et sans cérémonie mangèrent ensemble ce qu'ils y trouvèrent. Sancho ne s'était pas avisé de mettre des entraves à Rossinante. Le hasard avait amené dans ce lieu une troupe de cavales galiciennes, conduites par des muletiers yangois, qui s'étaient arrêtés dans ces prés, selon leur usage, pour faire la méridienne.

Sans demander la permission à son maître, Rossinante relève sa maigre encolure, prend un petit trot gaillard, et vient tourner, en se donnant des grâces, autour des juments de Galice. Celles-ci, qui probablement n'étaient pas en train de jouer, le reçurent avec des ruades, brisèrent bientôt son harnais, sa selle, et le laissèrent tout nu. Ce n'eût été rien, si les muletiers n'étaient accourus avec leurs pieux ferrés, et n'en avaient donné tant de coups au pauvre cheval, qu'ils l'étendirent par terre. Déjà le héros et son écuyer accouraient à son secours. « Ami Sancho, disait don Quichotte, tout essoufflé, ces marauds-là ne sont pas chevaliers : tu peux m'aider à prendre vengeance de l'affront qu'ils osent faire à Rossinante. — Eh ! quelle diable de vengeance pouvons-nous prendre ? répondit Sancho ; ne

voyez-vous pas qu'ils sont vingt? et nous ne sommes que deux; encore ces deux-là peut-être n'en valent-ils qu'un et demi. — J'en vaudrais cent, » reprit don Quichotte, qui met l'épée à la main, tombe sur les Yangois, et, de son premier revers partageant le gilet de cuir que portait un des muletiers, lui ouvre le haut de l'épaule. Sancho veut alors imiter son maître et faire voir le jour à son épée.

Les Yangois, honteux de se voir battus par deux hommes seuls, eurent recours à leurs bâtons ferrés, enveloppèrent nos héros, et commencèrent à instrumenter sur eux de toutes leurs forces. Sancho fut le premier à bas; don Quichotte, malgré son courage, ne tarda pas à le suivre et vint tomber aux pieds de Rossinante. Les muletiers eurent peur de les avoir trop corrigés: ils rassemblèrent promptement leurs cauales, et se hâtèrent de partir, en laissant maître, valet, cheval, tous trois étendus sur la terre.

Le premier qui revint à lui fut le triste Sancho Pança, qui, d'une voix faible et dolente, s'écria: « Seigneur don Quichotte, ah! monseigneur don Quichotte!... — Que veux-tu, mon frère Sancho? répondit le chevalier avec un accent non moins lamentable. — Je voudrais, s'il était possible, que vous me donnassiez deux doigts de cet excellent breuvage de Fier-à bras. Il est peut-être aussi bon pour les os rompus que pour les blessures. — Vraiment, mon ami, si j'en avais un peu, nous n'aurions pas besoin d'autre chose. Mais je te jure, foi de chevalier, qu'avant deux jours notre provision sera faite, ou je perdrai l'usage de mes mains. — Eh! quand croyez-vous, s'il vous plaît, que nous aurons l'usage de nos pieds? — Je l'ignore, mon pauvre ami. Je dois avouer cependant que tout ceci m'est arrivé par ma faute. Je me suis compromis avec des gens qui n'étaient point armés chevaliers. Dorénavant, mon cher fils, suis bien l'avis que je t'ai donné. Quand tu vois que nous sommes offensés par une canaille semblable, n'attends pas que je mette l'épée à la main; attaque tout seul ces coquins, et châtie-les à ton aise. Si des chevaliers viennent à leur secours, sois tranquille, je m'en charge alors; et tu connais assez, j'espère, la force de mon bras terrible. — Monsieur, je vous l'ai déjà dit, je n'aime pas du tout les querelles. Je suis bon homme, et j'ai une femme et des enfants. Ainsi ne vous attendez point que jamais il me reprenne envie de me servir de cette épée, que j'ai pour la première fois tirée assez mal à propos.

— Que dis-tu donc, mon enfant? Si j'avais un peu plus d'haleine, et que la douleur de mes côtes me laissât parler librement, je te ferais comprendre combien tu t'abuses. Viens ici, misérable pécheur, et réponds-moi : Lorsque le vent de la fortune, qui dans ce moment, je l'avoue, n'a pas l'air de nous être favorable, enflera tout à coup la voile de notre espérance, et nous conduira dans le port de cette île que je t'ai promise, comment feras-tu, n'étant point chevalier, ne voulant point le devenir, n'ayant ni valeur ni courage, pour conserver tes États? Tu sais assez que dans les royaumes, dans les provinces nouvellement conquises, il est des esprits inquiets, indociles, remuants, toujours prêts à quelque nouvelle entreprise; il faut donc que le nouveau possesseur ait assez de sagesse pour les contenir, et surtout assez de courage pour les abattre.

— Tout cela peut être, répliqua Sancho; mais je vous avoue qu'en ce moment j'ai plus besoin d'emplâtres que de conseils. Voyez si vous pouvez vous lever; ensuite nous tâcherons de mettre sur ses pieds Rossinante, quoiqu'il ne le mérite guère, après ce qu'il nous a valu. Et vous, monsieur : qui aurait imaginé, après la belle bataille que vous avez gagnée contre le Biscayen errant, qu'il tomberait sur vos épaules cette grêle de coups de bâton? — Ah! j'en mourrais de douleur, mon ami, si je ne savais que ces accidents sont attachés à notre profession. — Diable! vous ne m'aviez pas dit que c'étaient là les revenants-bons du métier. Les reçoit-on souvent, s'il vous plaît? Je vous préviens que s'il nous en arrive un second, nous ne serons pas en état de profiter du troisième. — Hélas, Sancho! la vertu des chevaliers n'est que trop souvent éprouvée! A la veille d'être empereurs, ils sont quelquefois assommés. Mais je peux me consoler, en songeant que les plus grands héros ont reçu des affronts encore plus cruels que celui-ci; car enfin, à bien examiner la chose, ce ne sont pas des coups de bâton que nous avons reçus : c'étaient des coups de pieux ferrés; ce qui est fort différent. — Ma foi, monsieur, peu m'importe; je n'ai pas eu le temps d'y prendre garde. A peine avais-je tiré ma diable d'épée que je me suis senti par terre, dans l'endroit où je suis encore. — Allons, mon fils, relevons-nous, et allons secourir ce pauvre Rossinante, qui n'a pas eu la moindre part de notre disgrâce. — Pardi! c'était juste; n'est-il pas aussi chevalier errant? Ce qui me fait plaisir, c'est que mon âne s'en est tiré sans

qu'il lui en coûte un seul poil. — La fortune, comme tu vois, laisse toujours une ressource dans les malheurs. Au défaut de Rossinante, ton âne pourra me porter dans quelque château où l'on pansera mes blessures. Lève-toi donc, amène ton âne, et sortons de ces déserts avant la nuit. »

Le pauvre écuyer fit alors un effort pour quitter la terre ; et, poussant plus de cent soupirs, autant de *ouf*, autant de *aïe*, entremêlés de malédictions contre celui qui l'avait mené là, il parvint à se mettre sur ses pieds, restant à moitié chemin, courbé comme un arc de Turquie. Dans cette position, il marcha vers son âne, qui, seul heureux de l'aventure, s'en donnait à plaisir dans le pré. De là, le triste Sancho s'en revint à Rossinante, à qui la parole seule manquait pour se plaindre autant que son maître. L'écuyer parvint à le relever ; ensuite il plaça don Quichotte sur l'âne, attacha Rossinante à la queue, et, prenant à sa main le licou, s'achemina vers la grande route. Au bout d'une petite lieue, ils découvrirent une hôtellerie, que notre héros, selon sa coutume, ne manqua pas de prendre pour un château.





## CHAPITRE XIII

### AVENTURES DE L'HOTELLERIE

L'aubergiste, en voyant cet homme placé de travers sur un âne, se pressa de demander à Sancho quel mal il avait. L'écuyer lui répondit que ce n'était rien, qu'il était seulement tombé du haut d'une montagne en bas, et que ses côtes en étaient un peu froissées. La femme de l'aubergiste, par un hasard assez rare, était bonne, charitable et prompte à s'intéresser aux maux d'autrui. Elle accourut pour soigner don Quichotte, avec sa fille, de quinze à seize ans, bien faite et assez jolie. Il y avait encore dans l'hôtellerie une jeune servante asturienne, dont la figure était remarquable. Son visage, plus large que long, tenait à une tête aplatie ; son nez était camard, un de ses yeux louche et l'autre malade. Elle réparait à la vérité ces petites imperfections par les agréments de sa taille, qui n'avait guère moins de trois pieds de haut ; et ses épaules, s'élevant en voûte au-dessus du cou, la forçaient de regarder à terre. Cette aimable personne aida la fille de l'hôtesse à dresser pour don Quichotte, dans une espèce de grenier où l'on mettait de la paille, un lit formé de quatre planches non rabotées, posées sur deux bancs inégaux, d'un matelas plus dur que les planches mêmes, de deux

draps de toile de navire, et d'une couverture dont on pouvait compter les fils. Ce fut dans ce mauvais lit que se coucha don Quichotte; aussitôt l'hôtesse et sa fille, éclairées par Maritorne (c'était le nom de l'Asturienne), vinrent lui mettre des emplâtres depuis la tête jusqu'aux pieds.

En voyant les contusions dont notre héros était couvert, l'hôtesse dit à Sancho que cela ressemblait plus à des coups qu'à une chute. « Ce ne sont pourtant point des coups, répondit le discret écuyer; mais c'est que la montagne avait beaucoup de rochers, dont chaque pointe a fait sa meurtrissure. Je vous serais obligé, madame, ajouta-t-il à voix basse, de vous arranger de manière qu'il vous reste quelques emplâtres; il me semble que les reins me font mal. — Vous êtes donc tombé aussi? reprit l'hôtesse. — Non, je ne suis pas tombé; mais quand j'ai vu la chute de mon maître, j'ai senti une si grande émotion, que tout mon corps en est resté brisé, comme si l'on m'eût donné cent coups de bâton; mes épaules ne sont guère en meilleur état que celles de mon maître? — Comment s'appelle votre maître? interrompit Maritorne. — Don Quichotte de la Manche, chevalier errant, des meilleurs et des plus braves qu'on ait vus. — Qu'est-ce que c'est, reprit l'Asturienne, qu'un chevalier errant? — Pardi! ma pauvre sœur, vous êtes donc bien neuve, si vous ignorez encore cela. Un chevalier errant est une chose toujours à même d'être empereur ou roué de coups; aujourd'hui manquant de tout, demain pouvant disposer de trois ou quatre royaumes, qu'il donne à son écuyer. — Comment se fait-il, dit l'hôtesse, qu'appartenant à un si grand seigneur, vous n'avez pas déjà quelque bon comté? — Patience, madame! depuis un mois tout au plus nous cherchons les aventures, et nous n'avons pas rencontré de celles-là; mais si monseigneur don Quichotte guérit de ces blessures-ci, ou, pour mieux dire, de cette chute, je vous réponds que je ne troquerais pas mes espérances pour le meilleur duché d'Espagne. »

Don Quichotte, qui jusqu'alors avait écouté cette conversation, fit un effort pour se relever sur son lit, et prenant la main de l'hôtesse: « Belle châtelaine, dit-il, ne regardez pas comme un hasard peu important celui qui m'amène chez vous. La modestie me défend de vous instruire de ce que je suis; c'est à mon écuyer de le faire. Je me borne à vous remercier de vos soins; ils ne sortiront jamais de ma

mémoire reconnaissante. » Pendant ce temps, l'Asturienne pensait Sancho, qui n'en avait pas moins besoin que son maître.

Dans le courant de la nuit, Sancho se plaignait amèrement des douleurs qu'il ressentait. Don Quichotte lui dit : « Ne t'en inquiète pas, crois-moi ; car je vais faire tout à l'heure mon excellent baume de Fier-à-bras, avec lequel nous serons guéris dans un clin d'œil. Le meilleur parti qui nous reste à prendre, c'est de te lever si tu peux, et d'aller demander à l'alcade de cette forteresse qu'il te donne un peu d'huile, du sel, du vin et du romarin. Je ferai sur-le-champ ce merveilleux baume dont nous avons un si grand besoin. »

Sancho se leva malgré ses douleurs, s'en alla à tâtons chercher l'aubergiste, et lui demanda un peu de romarin, avec du vin, du sel et de l'huile. L'aubergiste donna de bon cœur ce que demandait l'écuyer. Sancho se hâta de le porter à son maître. Celui-ci mêla le tout ensemble, ordonna qu'on le fit bouillir ; et, à défaut d'une fiole, qu'on n'eût pu trouver dans l'auberge, l'hôte lui fit présent volontiers d'une burette de fer-blanc, dans laquelle il mettait son huile. Don Quichotte y transvasa la potion, et dit ensuite sur la burette une centaine de *Pater*, d'*Ave Maria*, de *Credo*, accompagnant chaque prière de signes de croix et de bénédictions. Quand cela fut fait, impatient d'éprouver la vertu du baume, il avala sans s'arrêter tout ce qui n'avait pu entrer dans la burette, c'est-à-dire une demi-pinte. L'effet fut prompt et semblable à celui d'un fort émétique. Une abondante sueur en fut la suite ; et un sommeil de trois bonnes heures répara si bien les forces du chevalier, que, se réveillant presque guéri de ses maux, il ne douta point que son baume n'eût opéré ce miracle, et que désormais avec sa burette il ne pût affronter tous les périls.

Sancho, émerveillé de la cure, se mit aussitôt à prier son maître de lui donner un peu de ce baume qui guérissait en si peu de temps. Don Quichotte y consentit ; et l'écuyer, tenant la burette à deux mains, se dépêcha d'en avaler presque autant qu'en avait bu notre héros. Mais la dose apparemment était trop faible pour Sancho. Le malheureux sentit seulement une si violente colique, de si douloureuses tranchées, qu'il se crut à sa dernière heure. Il poussait des cris, se roulait par terre, en jurant et contre le baume et contre le traître qui le lui avait donné. « Mon cher ami, disait don Quichotte,

je crois que tout ceci ne vient que de ce que tu n'es pas armé chevalier. Ce n'est que pour eux vraisemblablement que ce breuvage est salutaire. — Eh ! que ne le disiez-vous donc ? s'écriait Sancho, presque à l'agonie ; il est bien temps de m'en avertir ! »

Enfin ses douleurs se calmèrent ; et, sans être aussi bien guéri que son maître, Sancho se vit délivré de ses mortelles angoisses. Don Quichotte, d'autant plus pressé de retourner chercher les aventures, qu'il ne redoutait plus rien, muni du baume de Fier-à-bras, alla lui-même seller Rossinante, mit le bât sur l'âne, et vint aider à monter dessus son convalescent écuyer. Bientôt à cheval, il appelle l'hôte, qui, entouré de sa famille et d'une vingtaine de personnes, l'examinait avec autant de surprise que d'attention : « Seigneur alcade, lui dit-il avec beaucoup de gravité, recevez mes remerciements pour la courtoisie avec laquelle vous m'avez reçu dans votre château ; rien ne peut me faire oublier l'extrême bonté qu'on m'a témoignée. Pour vous en marquer ma reconnaissance, je vous demande de me dire si vous avez reçu quelque outrage, si quelqu'un vous a fait quelque tort. Mon noble métier est de les venger. Ainsi, voyez, cherchez dans votre mémoire si vous n'avez pas à vous plaindre de quelque offense, de quelque injure, et soyez certain qu'avant peu je vous en ferai rendre raison.

— Monsieur le chevalier, répondit l'hôte, je n'ai point du tout besoin que votre seigneurie me venge d'aucune offense ; mais j'ai besoin que vous me payiez la dépense que vous avez faite cette nuit dans mon auberge, ainsi que la paille et l'orge que vos bêtes ont mangées. — Comment ! reprit don Quichotte, est-ce que ceci est auberge ? — Très achalandée, heureusement. — Cela est singulier ; j'avais toujours cru que c'était un fort beau château ; mais, au surplus, peu importe. Quant au paiement que vous demandez, vous trouverez bon sûrement que je ne contrevienne pas aux règles de la chevalerie errante, dont la première est de ne jamais payer dans les auberges, attendu qu'on est obligé de recevoir et d'héberger les chevaliers, en récompense des peines innombrables qu'ils se donnent pour le service du public. — Je m'embarrasse peu de tout cela, monsieur ; payez-moi ce que vous me devez, et laissez là tous vos contes de chevalerie, qui ne font point du tout mon compte. — Vous êtes un sot, mon ami, et ne savez pas remplir les beaux devoirs de l'hospitalité. » En pro-



J'AI BESOIN QUE VOUS ME PAYIEZ LA DÉPENSE.

nonçant ces derniers mots, don Quichotte pique des deux, et sort de l'hôtellerie, sans que personne l'arrête, et sans songer à regarder si son écuyer le suivait.

L'aubergiste, le voyant parti, courut aussitôt à Sancho, en renouvelant sa demande; mais l'écuyer répondit qu'en qualité d'écuyer errant, la même loi qui défendait à son maître de payer dans les auberges le lui défendait aussi. L'hôte eut beau crier, menacer; l'obstiné Sancho répétait toujours que, dût-il lui en coûter la vie, il ne donnerait pas un sou, de peur que les écuyers futurs ne lui reprochassent un jour d'avoir laissé perdre un droit si précieux. Malheureusement il y avait alors dans l'hôtellerie cinq ou six jeunes garçons de Ségovie et de Séville, aimant à rire et à se réjouir, surtout aux dépens d'autrui. D'un commun accord ils approchent de Sancho, le descendent de dessus son âne, envoient chercher une couverture, dont chacun saisit un des quatre coins, placent au milieu le pauvre écuyer, et se divertissent à le faire voler à quinze ou vingt pieds de terre, le recevant et le renvoyant à peu près comme un gros ballon. Les cris du malheureux berné arrivèrent jusqu'à son maître, qui, revenant sur ses pas, fit prendre à Rossinante un pénible galop jusqu'à la porte de l'hôtellerie. L'hôte n'avait pas manqué de la fermer en dedans. Don Quichotte, en faisant le tour des murs pour chercher une autre entrée, aperçut son triste écuyer allant et venant dans les airs avec tant de grâce et tant de prestesse, que, sans la colère qui le suffoquait, il n'aurait pu s'empêcher d'en rire. Il essaya plusieurs fois de monter de son cheval sur la muraille, mais ses contusions lui en ôtaient la force. Obligé de demeurer paisible spectateur de la scène, il s'en dédommagea par les reproches, les injures épouvantables qu'il adressait de loin aux berneurs. Ceux-ci ne s'en embarrassaient guère, et n'en continuaient pas moins à faire sauter le malheureux, jusqu'à ce que, fatigués eux-mêmes d'un jeu qui leur plaisait si fort, ils le remirent sur son âne. Maritorne, émue de compassion, courut au puits remplir un pot d'eau fraîche, qu'elle revint lui présenter. Il but alors ce que lui offrait la charitable Maritorne; mais, s'apercevant que c'était de l'eau, il fit la grimace, et pria l'Asturienne de lui donner un peu de vin, ce qu'elle fit volontiers, même en le payant sur ses gages; car dans le fond elle était bonne, et ne pouvait rien refuser de tout ce qu'on lui demandait. L'auber-

giste ouvrit les deux battants à Sancho, qui donna des talons à son âne, et sortit fort satisfait au fond du cœur de n'avoir pas payé un sou. Il est vrai que le trouble où il était l'empêcha de s'apercevoir qu'il oubliait son bissac. L'hôte, quand il fut dehors, voulait refermer la porte; mais il en fut empêché par les jeunes berneurs, qui n'auraient pas craint don Quichotte, quand bien même il eût été chevalier de la Table ronde.





## XIV

ENTRETIEN DE NOS DEUX HÉROS, AVEC D'AUTRES AVENTURES IMPORTANTES

Sancho rejoignit son maître, si faible, si abattu, qu'il pouvait à peine faire aller son âne. « Ami, lui dit don Quichotte, c'est à présent que je suis certain que ce château, ou cette auberge, est assurément enchantée. Ceux qui se sont joués de toi d'une manière si atroce ne peuvent être que des fantômes ; car, lorsque j'ai voulu franchir la muraille pour aller te secourir, il ne m'a jamais été possible de remuer de mon cheval. Sans cela, je te réponds bien que j'aurais vengé ton injure d'une épouvantable manière. — Mort de ma vie ! reprit l'écuyer, si vous aviez vu ces gens-là d'aussi près que moi, vous ne les prendriez pas pour des fantômes : ils ne sont que trop en chair et en os. Allez, personne ne sait aussi bien que moi qu'il n'y a point d'enchantement dans tout cela ; et je vois clair comme le jour que si nous continuons à chercher les aventures, nous en trouverons de si bonnes, que notre peau y restera. Le meilleur serait de nous en retourner dans notre village, à présent que voici la moisson, d'y faire valoir notre bien, sans aller, comme nous allons, en tombant toujours de fièvre en chaud mal. — Mon pauvre Sancho, je te le répète, tu n'entends rien à la chevalerie. Qu'est-ce que toutes ces misères-là auprès de la gloire qui nous attend ? Tu ne comprends donc pas le plaisir extrême de vaincre, de triompher dans un combat ? — Comment voulez-vous que je le comprenne ? Depuis que nous sommes chevaliers errants, c'est-à-dire votre seigneurie, car, pour moi, je n'ai pas

cet honneur, nous n'avons vaincu personne, si ce n'est le Biscayen; encore vous en a-t-il coûté la moitié de votre oreille. Depuis ce jour, tout a été coups de bâton sur coups de bâton et gourmades sur gourmades; j'ai eu à la vérité, de plus que vous, l'avantage d'être berné : dans tout cela je ne vois pas le mot pour rire. — Tout ira mieux, mon enfant; car je vais tâcher de me procurer quelque épée comme celle d'Amadis, avec laquelle on brise, on détruit toutes sortes d'enchantements. — Je suis si chanceux, que, quand vous aurez cette épée-là, il en sera tout comme du baume; elle ne pourra être utile qu'à ceux qui sont armés chevaliers. »

Ils en étaient là de leur entretien, lorsque don Quichotte aperçut de loin un grand nuage de poussière. « Sancho, dit-il, enfin le voici, ce jour que la fortune me réservait, ce beau jour où mon courage va m'acquérir une immortelle gloire! Vois-tu là-bas ce tourbillon? C'est une innombrable armée, composée de toutes les nations du monde. — A ce compte-là, répondit Sancho, il doit y en avoir deux; car de cet autre côté voilà le même tourbillon. » Don Quichotte, se retournant, vit que Sancho disait vrai, et ne douta plus que ce ne fussent deux grandes armées qui marchaient l'une contre l'autre. C'étaient deux troupeaux de moutons qui venaient par deux chemins opposés, et qui élevaient autour d'eux une poussière si épaisse, qu'il était impossible de les reconnaître, à moins d'en être tout près.

Don Quichotte, transporté de joie, répétait avec tant d'assurance que c'étaient deux armées, que Sancho finit par le croire, et lui dit : « Eh bien! monsieur, qu'avons-nous à faire là? — Ce que nous avons à faire, reprit le chevalier, déjà hors de lui : prendre le parti le plus juste; et je vais en peu de mots l'expliquer ce dont il s'agit. Ceux qui viennent ici vis-à-vis de nous suivent les enseignes de l'empereur Alifanfaron, souverain de la grande île de Trapobane. Les autres qui s'avancent par là sont les guerriers de son ennemi, le puissant roi de Garamantes, Pentapolin au bras retroussé, ainsi nommé parce que dans les batailles on le voit toujours le bras nu. — Oui, dit Sancho; mais pourquoi ces messieurs s'en veulent-ils? — Par la raison, reprit don Quichotte, que cet Alifanfaron, qui est un damné de païen, veut épouser la fille de Pentapolin, qui est jeune, belle et chrétienne. Tu sens bien que Pentapolin ne veut pas donner sa fille à

un roi mahométan, et il exige qu'Alifanfaron commence par se faire baptiser. — Par ma barbe ! il a raison, Pentapolin, et je l'aiderai tant que je pourrai. — Tu feras ton devoir, Sancho : je te préviens que pour combattre en bataille rangée il n'est point du tout nécessaire d'avoir été armé chevalier. — C'est bon, je suis pour Pentapolin. Tout ce qui m'inquiète, c'est mon âne. Je ne peux guère aller me fourrer avec lui parmi tant de cavalerie, et je voudrais le mettre dans un endroit où je sois sûr de le retrouver quand la chose sera finie. — Ne t'en embarrasse point, mon ami ; qu'il se perde ou non, peu importe : nous aurons après la victoire tant de chevaux à choisir, que Rossinante lui-même court de grands risques d'être échangé. Mais je veux te faire connaître les principaux chevaliers qui font la force de ces deux armées. Viens les voir avec moi sur cette colline. »

Tous deux gagnèrent une petite hauteur, d'où ils auraient fort bien distingué les troupeaux, sans la poussière qui les leur dérobait. Là, don Quichotte, voyant ce que lui peignait son imagination, commença un long discours, en indiquant avec la main tous les objets qu'il montrait à Sancho.

Il nomma plus de cent chevaliers de l'une et de l'autre armée, en donnant à chacun des armes, des couleurs, des emblèmes différents ; et sans reprendre un instant haleine il énuméra les différentes nations qui allaient ensanglanter les plaines.

Le pauvre Sancho, pendu pour ainsi dire à chacune de ses paroles, écoutait avec une grande attention, et tournait, retournait la tête rapidement de tous côtés, espérant toujours qu'à la fin il découvrirait quelque chose de tout ce que lui montrait son maître. Désespéré de ne rien voir : « Monsieur, lui dit-il, je me donne au diable si de tant de chevaliers, géants, chevaux, peuples, bataillons que nomme votre seigneurie, j'en aperçois seulement un seul. Il faut qu'il y ait encore là de l'enchantement. — Hé quoi ! reprit don Quichotte, tu n'entends pas les hennissements des coursiers, le bruit des tambours, le son des trompettes ? — Je n'entends rien du tout, monsieur, si ce n'est quelques bêlements de moutons. (En effet les deux troupeaux approchaient.) — La peur te trouble les sens. Retire-toi, si tu crains ; seul je suffis pour porter la victoire dans le parti que je vais choisir. »

A ces mots, il pique Rossinante ; et, la lance en arrêt, descend la



DON QUICHOTTE ENTRE AU MILIEU DU TROUPEAU.

hauteur de toute la vitesse de son coursier. Sancho, qui dans ce moment aperçut les troupeaux, se mit à crier de toutes ses forces : « Revenez, seigneur don Quichotte; eh! revenez, jarni dieu! ce sont des moutons que vous attaquez. Il n'y a point là de géant, ni de chevalier. Que va-t-il faire? Malheureux que je suis! »

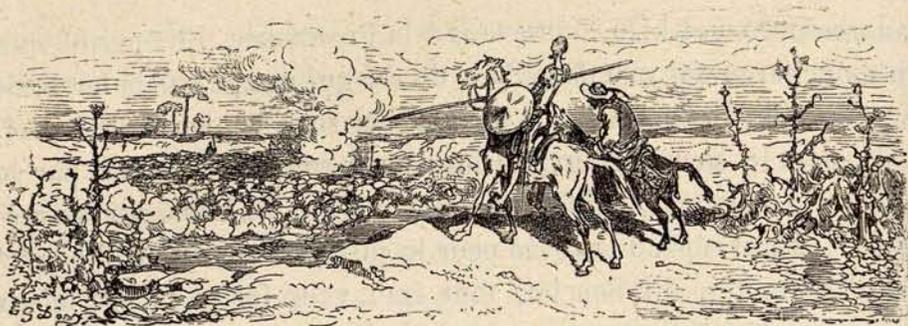
Don Quichotte entre au milieu du troupeau de moutons, qu'il commence à percer de part en part avec une fureur extrême. Les bergers accoururent en jetant des cris; mais, voyant que rien ne l'arrêtait, ils chargent leurs frondes de pierres, et les font siffler autour de sa tête. Notre héros n'y prenait pas garde, et continuait le carnage, en disant toujours: « Où es-tu, superbe Alifanfaron? ose paraître devant moi; un seul chevalier te défie. » A l'instant même une pierre un peu plus grosse que le poing l'atteignit au milieu des côtes. Don Quichotte, se sentant blessé, tire la burette du baume; mais comme il la portait à sa bouche une seconde pierre frappe la burette, la brise, l'enlève, et, chemin faisant, déchire la joue du héros. La douleur du coup le fit tomber de cheval. Les bergers craignirent de l'avoir tué; ils se pressent de ramasser leurs morts, qui montaient à six ou sept moutons, et poursuivent leur route le plus vite qu'ils peuvent.

Sancho, toujours sur la hauteur, regardait les œuvres de son maître, et s'arrachait la barbe de dépit d'avoir pu suivre un fou pareil. Quand il le vit par terre, et les bergers loin, il descendit, vint le relever, en lui disant: « Ne vous avais-je pas averti, monsieur, que ces deux armées étaient des moutons? — Est-ce ma faute, répond don Quichotte, si le maudit enchanteur qui me persécute, pour me dérober la gloire de les vaincre, a changé tous ces soldats en moutons? Fais-moi un plaisir, mon ami Sancho: monte sur ton âne, et suis-les; tu verras qu'à quelques pas d'ici ils vont tous reprendre leur première forme. — Il est plus pressé, répliqua Sancho, de songer à vous panser, car votre bouche est pleine de sang. » En prononçant ces mots il cherchait le bissac; et lorsqu'il s'aperçut qu'il l'avait oublié dans cette fatale hôtellerie, le malheureux écuyer fut sur le point de perdre l'esprit. Don Quichotte vint le consoler: « Ami, dit-il, de la constance! Tant d'infortunes nous annoncent que l'instant du bonheur est proche. Le mal a son terme comme le bien. Tout ce qui est extrême ne peut durer. Nous voilà sans bissac, sans pain,

sansressource; eh bien, fions-nous à la Providence. Elle prend soin du moucheron qui vole dans l'air, du ver qui rampe sur la terre, de la grenouille à peine née qui va se cacher sous les eaux. Pourquoi, nous, dont le cœur est pur, serions-nous seuls abandonnés par le Souverain du monde, qui fait luire le soleil sur les bons, sur les méchants, et qui répand la rosée pour le juste comme pour l'injuste? — Par ma foi, dit Sancho, tout ému, vous feriez encore mieux le métier de prédicateur que celui de chevalier errant. Vous savez tout, en vérité! — Mon ami, dans ma profession il est nécessaire de tout savoir. Mais, crois-moi, monte sur ton âne, et tâchons de gagner quelque asile où nous puissions passer la nuit. — Oui, pourvu que ce ne soit pas dans un château où il y ait des gens qui bernent. — Guide-nous toi-même, mon fils; je te laisse pour cette fois le maître absolu de choisir notre gîte. »

Ils se mirent alors en chemin; et le bon Sancho, voyant son maître fort triste, s'efforça de le distraire, en lui disant ce qu'on verra dans le chapitre suivant.





## CHAPITRE XV

### ÉTRANGE RENCONTRE QUE FIT DON QUICHOTTE

« Je pense, monsieur, dit Sancho, que cette suite de malheurs que nous venons d'éprouver est la punition d'un péché que vous avez commis contre la chevalerie. Vous aviez juré de ne point manger de pain sur table avant d'avoir conquis l'armet de Malandrin ou de Mambrin, je ne sais pas bien le nom de ce Maure ; et vous n'avez pas tenu ce serment. — Tu as grande raison, répondit don Quichotte ; je l'avais oublié tout à fait ; et tu peux être certain que c'est pour ne me l'avoir pas rappelé que l'on t'a berné dans l'hôtellerie. Mais avant peu, mon ami, je réparerai ma faute. — Je vous en serai fort obligé pour mon compte, puisque les fantômes s'en prennent à moi, qui n'ai cependant rien juré. »

En causant ainsi de choses et d'autres, la nuit les surprit au milieu du grand chemin. La faim les pressait ; ils n'avaient point de bissac, ne découvraient point de maison, et les ténèbres devenaient à chaque instant plus épaisses. Ils marchaient toujours, espérant que la grande route les conduirait à quelque village, lorsqu'ils virent venir à eux une grande quantité de lumières, qui ressemblaient d'abord à des feux follets. Sancho pensa s'évanouir de peur ; don Quichotte lui-même fut troublé. L'un tira fortement le licou de son âne, l'autre retint les rênes de son cheval. Ils regardaient attentivement, et cherchaient à deviner ce que cela pouvait être ; mais les lumières,

en approchant, devenaient plus grandes, plus vives, et leur nombre semblait s'augmenter. Sancho se mit à trembler de tous ses membres. Les cheveux de don Quichotte se dressèrent sur sa tête. Cependant il se ranime : « Ami, dit-il, voici sans doute une épouvantable aventure, pour laquelle j'aurai besoin de ma valeur tout entière.

— C'est fait de moi, répondit Sancho, si c'est encore une aventure de fantômes, comme elle en a toute la mine. Eh, mon bon Dieu! où seront les côtes qui pourront y suffire? — Rassure-toi, mon fils, ne crains rien; je ne souffrirai pas qu'il t'en coûte un seul cheveu. — Eh! si l'on vous enchante encore, comme la dernière fois, à quoi servira votre vaillance? — Du courage! te dis-je, du courage! Tu vas voir si ton maître en manque. — Ah! monsieur, je ne demande pas mieux que vous en ayez. »

A ces mots, ils se détournent un peu du chemin pour examiner de nouveau ce que pouvaient être ces lumières. Ils distinguèrent bientôt de grandes figures blanches, dont la seule vue fit claquer les dents de Sancho, comme s'il avait eu le frisson de la fièvre. Les figures blanches, au nombre de vingt à peu près, étaient toutes à cheval, portant des torches à la main, et marmottaient certaines paroles d'une voix basse et sépulcrale. Derrière eux venait une litière noire, suivie de six cavaliers couverts de crêpes depuis leurs chapeaux jusqu'aux pieds de leurs mules. Ce spectacle extraordinaire, au milieu de la nuit, dans un lieu désert, était capable d'effrayer un homme plus hardi que Sancho. Aussi ne respirait-il plus. Son maître lui-même n'était pas trop rassuré; mais ses livres vinrent à son secours. Il s'imagina que cette litière renfermait quelque chevalier blessé ou tué en trahison, dont il devait venger la mort. Sans autre réflexion, il met sa lance en arrêt, va se planter au milieu du chemin, vis-à-vis des figures blanches, et leur crie d'une voix terrible :

« Arrêtez, qui que vous soyez, et dites-moi qui vous êtes, où vous allez, d'où vous venez, qui vous conduisez dans cette litière. Je soupçonne que vous êtes coupables ou victimes de quelque crime; je dois le savoir, afin de vous venger ou de vous punir. » Un des hommes blancs répondit : « Nous sommes pressés, et l'auberge est loin; nous n'avons pas le temps de satisfaire votre extrême curiosité. — Ayez le temps d'être plus poli, reprit don Quichotte en colère, ou préparez-vous au combat. »

En prononçant ces paroles, il saisit fortement par la bride la mule de l'homme blanc. La mule était ombrageuse ; elle se cabre et se renverse sur son maître. Don Quichotte, sans y prendre garde, se précipite sur un des cavaliers vêtus de deuil, qu'il jette par terre d'un coup de lance. De là il court à un autre ; et la prestesse, la vigueur avec laquelle il les attaquait avait passé jusqu'à Rossinante, qui, dans ce moment, semblait avoir des ailes. Tous ces pauvres gens, sans armes, peu exercés à se battre, ne tardent pas à prendre la fuite, et se dispersent dans la campagne, où, courant avec leurs flambeaux, ils ressemblaient à une troupe de masques qui enterrent le carnaval.

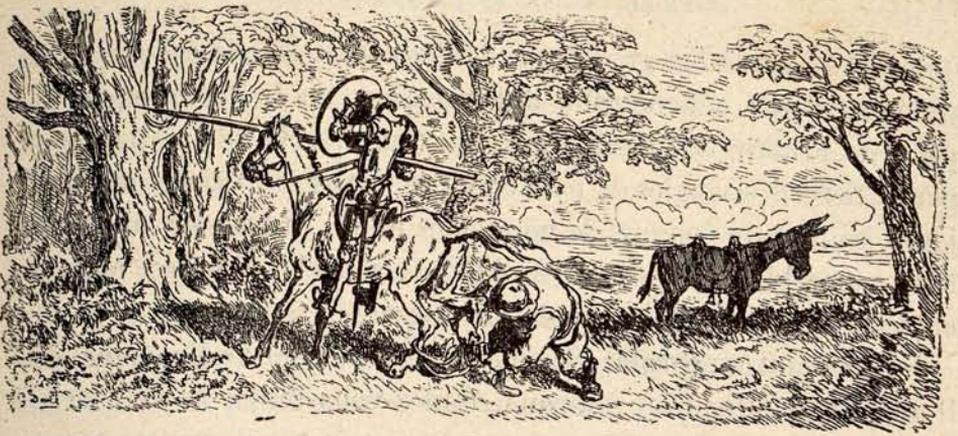
Le premier homme tombé était encore sous la mule, et son flambeau par terre brûlait près de lui. Don Quichotte, vainqueur, vint lui mettre sa lance au visage, en lui criant de se rendre. « Hélas ! répondit le malheureux, je suis déjà tout rendu, puisque je ne puis bouger, et je crains d'avoir la jambe cassée. Ne me tuez pas si vous êtes chrétien : vous commettriez un grand sacrilège, attendu que je suis tonsuré. — Tonsuré ! reprit notre chevalier ; puisque vous êtes homme d'église, que venez-vous faire ici ? — Pas grand'chose de bon, grâce à vous ! Je m'appelle Alonzo Lopès, et j'accompagnais, avec onze ecclésiastiques mes confrères, que vous venez de mettre en fuite, le corps d'un vieux gentilhomme mort à Baëça, qui a demandé d'être enterré à Ségovie, sa patrie. — C'est fort bien. Mais qui a tué ce gentilhomme ? — Qui l'a tué ? — Oui, sans doute ; c'est là ce qu'il m'importe de savoir. — Ma foi ! c'est Dieu qui l'a tué, avec une fièvre maligne. — Cela étant, je ne suis donc pas obligé de venger sa mort. — Je ne le pense pas, monsieur. — C'est qu'il est bon que vous sachiez que je m'appelle don Quichotte de la Manche, que je suis chevalier errant, et que mon devoir est d'aller par le monde, réparant les injustices et redressant les torts. — Je voudrais bien, monsieur le chevalier, que vous pussiez redresser ma jambe. — C'est un malheur, monsieur le tonsuré Alonzo Lopès. Mais aussi, pourquoi vous en allez-vous, la nuit, couverts de crêpes, de surplis, avec des flambeaux, dans un équipage de l'autre monde, qui devait avec raison me faire croire que vous étiez des suppôts de Satan ? — Oh ! je sens bien que c'est ma faute. Mais aidez-moi, par charité, à me relever de dessous cette mule, qui tient ma jambe froissée entre la selle et l'étrier. »

Aussitôt don Quichotte appelle Sancho. Sancho ne se pressait pas d'arriver, parce qu'il était occupé à débarrasser un mulet chargé de vivres, que ces messieurs menaient avec eux. Le prévoyant écuyer était parvenu à faire de sa capote une espèce de bissac, qu'il farcit des meilleures provisions; ensuite il attacha la capote sur son âne; et quand tout cela fut fait, il arriva près de son maître pour l'aider à relever le malheureux tonsuré. Ils parvinrent, non sans peine, à le remettre sur sa mule, lui rendirent son flambeau, et don Quichotte lui conseilla de rejoindre ses compagnons, en l'assurant de nouveau qu'il n'avait pu s'empêcher de faire ce qu'il avait fait. Sancho le retint pour lui dire encore : « Si par hasard vos messieurs sont curieux de savoir quelle est la personne qui les a si bien étrillés, vous pouvez leur apprendre que c'est le fameux don Quichotte, autrement dit le chevalier *de la Triste Figure*. » Le pauvre tonsuré partit. Notre héros pria Sancho de lui expliquer pourquoi il lui avait donné ce surnom. « Ma foi ! répondit l'écuyer, c'est qu'en vous considérant à la lueur de cette torche, soit à cause de la fatigue que vous avez éprouvée, soit à cause du coup de pierre que vous avez reçu, je vous ai trouvé la plus triste figure que l'on puisse voir au monde. — Ce n'est pas cela, mon ami ; c'est que le sage qui doit écrire l'histoire de mes exploits a sans doute jugé nécessaire que j'aie aussi un surnom, comme les chevaliers du temps passé, qui s'appelaient chevalier de la Licorne, du Phénix, du Griffon, de la Mort. C'était sous ce nom et par cet emblème qu'ils étaient connus dans l'univers. Je regarde comme une inspiration l'idée qui t'est venue : je prétends m'appeler ainsi désormais. »

Avant de quitter ce lieu, notre héros eut la fantaisie de retourner sur ses pas, et de visiter le cercueil qui était dans la litière, pour s'assurer si le gentilhomme était bien mort. « Monsieur, lui dit Sancho, voici la première aventure dont nous nous tirons bien portants; n'allons pas gâter nos affaires. Ces gens-là n'ont qu'à s'apercevoir que c'est un seul homme qui les a battus, ils voudront prendre leur revanche; et vous savez, comme moi, tout ce qui peut en arriver. Croyez-moi, gagnons la montagne; nous avons faim, j'ai de quoi manger; laissons aller, comme on dit, le mort en terre et le vivant à table. » Aussitôt il fait marcher son âne devant lui; don Quichotte, trouvant qu'il avait raison, le suivit sans répliquer.

Ils s'enoncèrent entre deux collines, et parvinrent à une vallée profonde, où Sancho mit sur l'herbe ses provisions. Là, étendus tous les deux, sans autre sauce que leur appétit, ils déjeunèrent, dinèrent, soupèrent tout à la fois avec d'excellentes viandes froides, destinées à messieurs les ecclésiastiques, qui d'ordinaire savent bien se pourvoir. Mais un grand malheur, dont Sancho surtout ne pouvait se consoler, c'est qu'ils n'avaient point de vin, ni même d'eau, pour apaiser leur soif.





## CHAPITRE XVI

DE LA PLUS EXTRAORDINAIRE DES AVENTURES QUE DON QUICHOTTE MIT A FIN.

Sancho, qui ne pouvait manger sans boire, fut le premier à dire à son maître que l'herbe fraîche et touffue de cette prairie annonçait quelque fontaine ou quelque ruisseau dans les environs. Don Quichotte et lui se levèrent pour le chercher et s'y désaltérer. Ils prirent Rossinante et l'âne par la bride, et commencèrent à marcher avec précaution, parce que la nuit était fort obscure. Ils n'avaient pas fait deux cents pas, que leurs oreilles furent frappées du bruit lointain d'une cascade. Ils s'en réjouissaient déjà, lorsqu'un bruit fort différent vint tempérer cette joie, et donner l'alarme à Sancho, qui naturellement n'était pas brave. Ils entendirent de grands coups frappés à intervalles égaux, mêlés d'un cliquetis de ferrailles, de chaînes, et accompagnés du bruit du torrent bondissant à travers les rocs. Il était nuit, le ciel était couvert d'un voile épais, et nos héros se trouvaient sous de grands arbres dont les branches étaient agitées. Ces ténèbres, cette solitude, le bruit du fer et de l'eau, qui se confondait avec le murmure des feuilles et le sifflement du vent, tout semblait se réunir pour inspirer la terreur; mais notre héros, incapable d'effroi, s'élança sur Rossinante, et, se couvrant de sa rondache : « Ami, dit-il à son écuyer, apprends que le ciel me fit naître dans ce triste siècle de fer pour ramener l'âge d'or; que c'est à moi

que sont réservés les grands périls, les actions sublimes, et que ma renommée doit effacer celle des guerriers de la Table ronde, des pairs de France, des neuf preux, de tous les chevaliers du temps passé. Serre les sangles de mon coursier : reste ici, attends-moi trois jours. Si, à cette époque, je ne reviens point, va trouver au Toboso l'incomparable Dulcinée, et dis-lui que son chevalier est mort en cherchant à mériter la gloire de lui appartenir. »

En écoutant ces paroles, Sancho se mit à pleurer : « Monsieur, dit-il d'une voix attendrie, pourquoi voulez-vous tenter une si terrible aventure ? Il est nuit, personne ne nous voit, personne ne pourra nous traiter de poltrons, quand nous nous détournerions un peu. Je vous préviens d'abord que je n'ai plus soif : notre curé, que vous connaissez bien, m'a dit souvent que qui cherche le péril périt. Vous devez être satisfait de n'avoir pas été berné comme moi, d'avoir vaincu, comme vous l'avez fait, ce grand nombre d'ennemis qui escortaient ce corps mort. Si toutes ces raisons ne vous touchent pas, songez que j'ai quitté pour vous ma maison, mes enfants, ma femme. J'espérais n'y pas perdre, à la vérité ; mais, comme on dit, la convoitise rompt le sac : que deviennent toutes mes espérances si, au moment où je croyais tenir cette malheureuse île que vous m'avez promise, je me vois délaissé par vous ? Pour l'amour de Dieu, monseigneur mon maître, ne me faites pas ce chagrin ; du moins attendez qu'il soit jour. — Jour ou nuit, répondit don Quichotte, il ne sera pas dit que rien au monde ait retardé l'accomplissement de mes grands devoirs. Serre les sangles de Rossinante, et attends-moi : je serai bientôt mort ou vainqueur. »

Sancho, voyant que ses larmes, ses prières, ses conseils, ne pouvaient rien sur son maître, résolut d'user d'adresse et de le forcer, malgré lui, d'attendre que le jour parût. Pour cela, dans le même temps qu'il serrait les sangles de Rossinante, il lui lia doucement les jambes de derrière avec le licou de son âne. Quand don Quichotte voulut partir, son cheval, au lieu de marcher, ne faisait que de petits sauts. « Vous le voyez, s'écria l'écuyer, le ciel, plus pitoyable que vous, ne veut pas que vous m'abandonniez. » Don Quichotte se désespérait ; mais plus il piquait son cheval, et moins le cheval avançait. Sans se douter de ce qui le retenait : « Allons ! dit-il, puisque Rossinante ne veut pas marcher, je vais attendre l'aurore,

quoique je verse des larmes de ce retard si cruel. — Mais, monsieur, répondit Sancho, il n'y a pas là de quoi se désoler. Je vous ferai des contes pendant ce temps ; à moins que vous ne préféreriez de descendre et de dormir sur l'herbe touffue à la manière des chevaliers. — Moi, dormir ! y penses-tu ? Suis-je de ces guerriers qui dorment quand il faut combattre ? Dors, dors, toi qui naquis pour le sommeil ; je m'entretiendrai avec mes pensées. — Ne vous fâchez pas, monseigneur, je ne l'ai pas dit pour vous déplaire. »

Sancho, en parlant ainsi, se rapprochait toujours de son maître, tant était grande la frayeur que lui causait ce bruit continuel de ferrailles ! Il finit par saisir d'une main l'arçon de la selle, et de l'autre la croupière, tenant ainsi fortement embrassée la cuisse gauche de notre héros.

Au bout d'un certain temps, don Quichotte veut essayer encore de faire marcher Rossinante.

Alors il rapproche de nouveau les jambes, et de nouveau Rossinante saute sans avancer d'un seul pas, tant il était bien attaché.

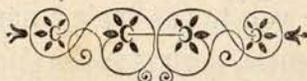
Cependant la nuit s'écoulait, et Sancho, voyant paraître le jour, alla délier doucement les jambes de Rossinante. L'animal se sentit à peine libre, que, quoiqu'il ne fût pas fort pétulant, il essaya de faire deux ou trois courbettes, que la faiblesse de ses reins ne lui permit point d'achever. Don Quichotte en tira bon augure, et voulut en profiter sur-le-champ. L'aube laissait alors distinguer les objets. Notre héros s'aperçut qu'il était au milieu de grands châtaigniers, dont les ombrages épais avaient rendu la nuit plus obscure ; mais il ne put deviner la cause de ces coups terribles qui continuaient à se faire entendre. Il renouvela ses adieux à Sancho, lui répéta ce qu'il devrait dire à madame Dulcinée si dans trois jours il ne revenait point, et ajouta : « Quant à la récompense de tes services, tu ne dois avoir aucune inquiétude, j'y ai libéralement pourvu dans un testament que l'on trouvera chez moi. Mais espérons plutôt, mon ami, que je sortirai triomphant de cette périlleuse aventure, et pour le coup tu peux compter sur l'île que je t'ai promise. » Notre écuyer, en l'écoutant, se mit encore à fondre en larmes, et déclara qu'il voulait suivre son maître jusqu'à la mort. Don Quichotte fut attendri ; mais, cachant son émotion, de peur de

témoigner de la faiblesse, il marcha d'un air fier et calme vers le lieu d'où venait le bruit.

Sancho le suivait à pied, tirant par le licou son âne, inséparable compagnon de sa bonne et de sa mauvaise fortune. Après un assez long chemin au milieu de ces châtaigniers, ils arrivèrent dans un petit vallon entouré de rochers élevés, d'où se précipitait le torrent. Au pied des rochers, on voyait de loin quelques misérables maisons, qui ressemblaient à des ruines; c'était de là que sortaient les épouvantables coups. Rossinante eut peur, et fit un écart; mais notre héros le ramène, s'approche peu à peu des maisons, en se recommandant à sa dame. Son écuyer, toujours derrière lui, allongait souvent la tête et le cou entre les jambes de Rossinante pour chercher à découvrir ce qui lui faisait tant de peur. Au bout de cent pas, au détour d'une petite colline, ils découvrirent enfin la cause de leur terreur et de cet effroyable bruit. C'étaient, il faut le dire, il faut bien l'avouer malgré nous, six énormes marteaux de moulins à foulon qui n'avaient pas cessé de battre depuis le jour précédent.

Don Quichotte, à cet aspect, demeura muet de surprise; ses mains laissèrent aller la bride, sa tête tomba sur son sein. Il tourna les yeux sur Sancho, qui fixait les siens sur lui, avec les joues enflées, et tout prêt à crever d'envie de rire. Notre chevalier ne put s'en empêcher lui-même, malgré son profond chagrin, et Sancho, voyant que son maître heureusement avait ri le premier, mit ses poings sur ses côtés, et par quatre fois de suite fit et refit des éclats qui bientôt impatientèrent don Quichotte. Mais ce fut bien pis quand son écuyer osa lui adresser ces paroles, en le regardant avec une gravité plaisante : « *Ami, apprends que le ciel me fit naître dans ce triste siècle de fer pour ramener l'âge d'or, que c'est à moi que sont réservés les grands périls, les actions sublimes,* » et lui répéta mot à mot tout ce que le héros avait dit lorsque les foulons s'étaient fait entendre. Cette raillerie mit en colère don Quichotte, qui, levant aussitôt sa lance, en frappa si fort l'écuyer persifleur, que si ses coups fussent tombés sur la tête comme ils tombèrent sur les épaules, le pauvre Sancho n'eût jamais hérité dans le testament. « Monsieur, s'écria-t-il plein d'effroi, ne voyez-vous pas que je ris? — Moi, je ne ris pas, reprit don Quichotte. Répondez, monsieur le plaisant : si c'eût été, comme je l'ai cru, la plus périlleuse des aventures, n'ai-je pas montré le

courage nécessaire pour la terminer ? Un chevalier tel que moi, qui n'a jamais vu de moulins à foulon, doit-il les reconnaître au bruit ? C'est bon pour vous, monsieur le manant, élevé dans un chétif village. Faites, s'il vous plaît, que ces six marteaux deviennent autant de géants, placez-les vis-à-vis de moi l'un après l'autre, ou tous ensemble, et si je ne leur mets pas le pied sur le ventre, riez alors tant qu'il vous plaira. — Apaisez-vous, monseigneur, reprit Sancho d'une voix soumise : je conviens que j'ai trop ri ; mais vous conviendrez peut-être, quand vous ne serez plus fâché, que bien d'autres riraient de même si nous leur disions quelle a été notre frayeur... Je ne parle que de la mienne, car, pour vous, la peur vous est inconnue. — Oui, je veux bien avouer que l'histoire en pourrait sembler gaie, mais je crois au moins inutile de la raconter. Il est tant d'esprits mal faits, qui ne savent point prendre les choses, et vont toujours au delà du but ! — Votre seigneurie y va droit, excepté lorsqu'elle vise à la tête et qu'elle attrape les épaules, grâce au ciel et à ma promptitude à éviter votre coup. Au surplus, qui châtie bien aime bien. Quand les grands seigneurs ont dit à leurs valets une parole un peu dure, ils leur font toujours un présent ; j'ignore comment en usent les chevaliers errants quand ils ont donné des coups de lance ; mais le moins qui peut s'ensuivre, ce sont des îles sûrement ou des royaumes en terre ferme. — Tu dis peut-être plus vrai que tu ne penses ; mais pardonne-moi ce premier mouvement, que je n'ai pu retenir, et tâche désormais, mon ami, de ne plus tant babiller. Dans aucun livre de chevalerie je n'ai jamais vu d'écuyer aussi familier que toi. »





## CHAPITRE XVII

### CONQUÊTE DE L'ARMET DE MAMBRIN

Dans ce moment, il vint à tomber un peu de pluie. Sancho voulait chercher un abri dans les moulins; mais don Quichotte les avait pris en aversion, jamais il n'y voulut entrer; et, tournant à droite, il n'avait pas fait beaucoup de chemin, lorsqu'il aperçut de loin un homme à cheval, qui portait sur la tête quelque chose d'aussi brillant que de l'or. « Sancho, s'écria-t-il plein de joie, tous les proverbes sont vrais, principalement celui qui dit que *lorsqu'une porte se ferme, une autre s'ouvre bientôt*. Selon toutes les apparences, le guerrier que je vois là-bas porte sur sa tête l'armet de Mambrin, que j'ai juré de conquérir. — Monsieur, répondit Sancho, si j'avais la permission de parler comme autrefois, je vous dirais de prendre garde que ceci ne soit encore des moulins à foulon. — Va-t'en au diable avec tes foulons. Quel rapport peut-il y avoir entre un casque et des moulins? — Plus que vous ne pensez, monsieur. Mais il m'est défendu de m'expliquer. — Malheureux incrédule, comment veux-tu que je m'abuse? Ne vois-tu pas venir à nous ce chevalier monté sur un cheval gris pommelé, portant sur sa tête un casque d'or? » Sancho craignit la colère de son maître, et ne souffla mot.

Je dois mettre au fait mes lecteurs de ce que c'était que ce guerrier, ce cheval et cet armet. Il y avait dans ces environs un village et un hameau si petits et si voisins l'un de l'autre, que le même barbier servait pour les deux. Or, ce jour-là, un malade du

hameau avait besoin d'une saignée, et un autre habitant de se faire la barbe. Le barbier se rendait chez eux avec ses lancettes et son bassin de cuivre jaune : surpris par la pluie, craignant de gâter son chapeau, qui sans doute était tout neuf, il avait mis sur sa tête ce bassin de cuivre, qu'on voyait luire d'un quart de lieue. Il était monté sur un âne gris, et don Quichotte dans tout cela voyait un chevalier sur un beau cheval gris pommelé, la tête couverte d'un casque d'or.

Quand le pauvre barbier fut proche, notre héros, sans explication, courut à lui la lance en arrêt. Le barbier, qui voit arriver ce fantôme, se jette promptement à bas de son âne, et, plus léger qu'un chevreuil, commence à fuir dans la campagne, en laissant par terre le bassin de cuivre. « Par ma foi ! dit l'écuyer en prenant le plat à barbe, ce bassin-là est encore neuf, et vaut au moins huit réaux. » Il le remet à son maître, qui, l'essayant sur son front, et le tournant, le retournant pour l'y faire tenir, disait avec étonnement : « Le païen pour qui l'on forgea ce casque devait avoir une furieuse tête ! Encore vois-je avec douleur qu'il y manque tout le morion. » Sancho faisait tous ses efforts pour ne pas rire, se souvenant de la leçon qu'il avait reçue. « Qu'as-tu donc ? lui dit don Quichotte. — Rien, monsieur, répondit-il, je songe à la grosse tête du premier possesseur de cet armet, qui ressemble singulièrement à un plat à barbe. — Il est vraisemblable, Sancho, que ce casque enchanté sera tombé par hasard dans les mains de quelque ignorant, qui, sans en connaître le mérite, en aura fondu la moitié ; de l'autre il aura fait ce que tu vois, qui à la vérité a un peu l'air d'un plat à barbe. Mais que m'importe ? je sais ce qu'il vaut ; je le ferai remettre en état : en attendant, je vais le porter tel qu'il est. — Vous êtes le maître, monsieur ; mais que ferez-vous de cet âne, je veux dire de ce cheval gris pommelé, qui ressemble aussi beaucoup à un âne gris ? Au train qu'a pris son pauvre maître, je ne crois pas qu'il revienne le chercher ; et, par ma barbe ! le roussin n'est pas mauvais. — Mon usage n'est pas de dépouiller ceux que j'ai vaincus, et les chevaliers d'autrefois ne s'emparaient guère des chevaux de leurs ennemis, à moins qu'ils n'eussent perdu le leur dans le combat. Laisse donc ce cheval ou cet âne, comme tu voudras l'appeler ; son maître le viendra reprendre. — J'aurais pourtant quelque envie de le troquer contre le

mien, qui ne me paraît pas si bon. Les lois de la chevalerie sont terriblement étroites, si elles ne permettent pas de changer un âne contre un âne. Ai-je du moins la liberté de changer les bâts? — Je n'en suis pas sûr; mais jusqu'à ce que je sois mieux informé, je pense que tu peux le faire. »

Autorisé par cette décision, Sancho prit le bât tout neuf de l'âne gris pommelé, et se hâta d'en parer le sien, qui lui en sembla deux fois plus beau. Cela fait, nos voyageurs déjeunèrent des restes de leur souper, burent ensemble de l'eau du torrent, sans retourner la tête du côté des moulins, et, redevenus bons amis, ils continuèrent leur route, en laissant aller à son gré Rossinante, que l'âne suivait avec une fidèle amitié. Bientôt ils se trouvèrent dans la grande route. Alors Sancho dit à son maître :

« Je vous demande, monsieur, la permission de causer un peu avec vous. — Parle, Sancho, répondit don Quichotte, mais sois bref; les meilleurs discours ennuient quand ils se prolongent. — Depuis quelques jours, monsieur, je réfléchis que nous ne gagnons pas grand'chose à chercher ainsi les aventures; car enfin, vous avez beau vaincre et faire de belles actions dans ces déserts, personne ne les voit, personne n'en sait rien; et votre valeur n'obtiendra point ainsi la renommée dont elle est digne. Mon avis serait que nous nous missions au service de quelque empereur, ou de quelque prince qui fût en guerre avec son voisin, parce qu'alors votre courage, votre force surnaturelle, votre sagesse incomparable, seraient utiles, seraient en vue, et nous attireraient des récompenses : alors vous ne manqueriez pas d'historiens qui mettraient par écrit vos exploits. Je ne parle pas des miens, je sais qu'ils ne passent pas ma qualité d'écuyer; quoique, si l'on parle des écuyers dans les histoires de chevalerie, j'espère y tenir ma place. — Ce que tu dis là, Sancho, ne manque pas de raison; mais avant d'arriver à ce point, il est nécessaire d'avoir un peu couru le monde en cherchant les aventures, afin d'avoir acquis de la gloire. Une fois que l'on est connu, voici comment les choses se passent ordinairement :

» Un chevalier arrive à la cour d'un puissant monarque : tout le monde, jusqu'aux petits enfants, court le recevoir aux portes de la capitale. Ses louanges, ses grandes actions volent de bouche en bouche jusqu'aux oreilles du roi, qui se met aux fenêtres de son

palais. Le roi, qui connaît déjà de réputation ce chevalier, le voit à peine paraître, qu'il se retourne vers sa suite, et dit : « Allons ! que tous les chevaliers de ma cour aillent recevoir la fleur de la chevalerie. » On obéit, et le roi lui-même vient au-devant du chevalier jusqu'au milieu du grand escalier ; il lui tend la main, l'embrasse, et le mène aussitôt à l'appartement de la reine. Là se trouve l'infante, sa fille, qui est une des plus belles princesses de la terre. A peine l'infante et le chevalier jettent les yeux l'un sur l'autre, que, par un attrait plus qu'humain, sans savoir comment ni pourquoi, ils s'enflamment réciproquement. On conduit le chevalier dans un appartement superbe ; on le désarme, et l'on couvre ses épaules d'un riche manteau d'écarlate. S'il était déjà beau sous le fer, combien le paraît-il davantage sous la pourpre ! Il va souper avec le roi, avec la reine et l'infante.

» Le souper fini, l'on voit entrer dans la salle un hideux petit nain qui conduit une très belle dame au milieu de deux géants. Le nain propose une aventure, arrangée par un ancien enchanteur, de manière que celui qui la terminera sera regardé comme le meilleur chevalier du monde. Le roi ordonne à tous les chevaliers présents d'éprouver cette aventure : nul n'en vient à bout que le chevalier nouvellement arrivé. Sa gloire en augmente, et l'infante est ravie d'avoir si bien placé ses affections. Ce qu'il y a de bon, c'est que le roi se trouve justement en guerre avec un autre puissant monarque, et qu'au bout de quelques jours le chevalier lui demande la permission d'aller servir dans ses armées. Le roi y consent avec joie ; le chevalier l'en remercie avec respect.

» Le chevalier part. Il fait la guerre, combat, triomphe, gagne plusieurs batailles, prend une foule de villes : tout cela est l'affaire de peu de temps. Il revient à la cour, et convient avec l'infante de demander sa main pour récompense de ses services. Il la demande ; le roi la refuse, parce qu'il ne connaît pas la naissance du chevalier ; mais on découvre bientôt que le chevalier est fils d'un très puissant roi de je ne sais quel royaume, qui souvent même n'est pas sur la carte. Le père lui accorde la main de sa fille. Alors nécessairement le père meurt, l'infante hérite ; et voilà le chevalier roi. Voilà le moment de récompenser son écuyer : on lui donne une île, et on le marie avec la demoiselle d'honneur de l'infante, et

qui presque toujours est la fille d'un duc ou d'un grand seigneur du royaume.

— Voilà le plus beau, pardi! s'écria Sancho; et c'est tout ce que je demande. Par ma foi, monsieur, je suis convaincu que tout cela doit arriver au chevalier de la Triste Figure. — N'en doute point, mon ami; car tout ce que je viens de raconter est toujours arrivé exactement de même à tous les chevaliers errants. Il ne reste plus qu'à nous informer quel est le roi païen ou chrétien qui est en guerre et qui a une jolie princesse. Nous avons du temps pour cela. Ce qui m'inquiète davantage, c'est que, lorsque nous en serons là, j'aurai de la peine à prouver que je suis de famille royale. Quoique assurément je sois gentilhomme, et bien reconnu pour tel, le roi aura peut-être de la répugnance à me donner sa fille, si le sage qui écrira mon histoire ne parvient pas à découvrir que je suis arrière-petit-fils de souverain. — Ce que je vois de plus triste dans tout cela, dit Sancho, c'est qu'en attendant que la paix se fasse, et que vous jouissiez tranquillement du royaume, le pauvre écuyer vivra de l'air du temps, et se passera de récompense. Mais, bah! chargez-vous de devenir roi et de me faire comte, moi je me charge de tout le reste. »

